

# Action politique et faisabilité humaine de l'histoire chez Machiavel : le prince comme acteur ou auteur de l'histoire ?

WILLIAM CHAMPIGNY-FORTIER, *Université de Sherbrooke*

RÉSUMÉ : L'idée selon laquelle l'humanité est aux commandes de l'histoire est récente et ce n'est qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle tend à remplacer les conceptions selon lesquelles l'humanité n'était qu'actrice au sein du processus historique. Cependant, si la faisabilité humaine de l'histoire est théorisée par des philosophes comme Hegel et Marx, il se peut que des traces soient présentes dès la Renaissance. En effet, des passages de l'œuvre de Machiavel montrent une conception de l'histoire où l'humanité semble être aux commandes de la production historique et agir non seulement à l'intérieur du processus, mais aussi sur l'histoire elle-même. Pour le voir, il s'avère intéressant de s'appuyer sur la démarche d'histoire sociale de la pensée politique développée par Ellen Meiksins Wood qui permet d'observer comment les concepts de Machiavel répondent à des questions politiques et sont chargés d'un sens particulier à cause des tensions qui menacent l'autonomie politique de Florence.

*Introduction : Machiavel, précurseur d'une conception moderne de l'histoire ?*

Agir dans l'histoire et faire l'histoire sont deux choses différentes, de la même manière que jouer une pièce de théâtre n'est pas la même chose que de l'écrire et de la mettre en scène. L'idée que l'humanité ne soit pas simplement actrice dans le processus historique, mais puisse revendiquer sa production et sa direction n'est donc pas banale. Dans un article sur l'action historique chez

Hegel et Marx, Mohammed Fayçal Touati note que c'est avec l'idéalisme hégélien qu'est développé «le principe de faisabilité humaine de l'histoire», c'est-à-dire l'idée que l'histoire est l'œuvre des êtres humains qui «apparaissent comme étant pleinement agissants au sein du processus historique<sup>1</sup>». Il y a là une rupture avec les anciennes conceptions de l'histoire dans lesquelles le processus est dirigé par une instance transcendante comme Dieu, le destin ou un cycle perpétuel. Toujours selon Fayçal Touati, Marx va radicaliser cette idée qu'on retrouve chez Hegel en développant une conception de l'histoire où l'humanité n'est pas seulement agissante à l'intérieur du processus puisqu'elle intervient directement sur l'histoire étant donné que le «monde social» est entièrement «produit par l'activité humaine»<sup>2</sup>.

Cette façon de concevoir le rapport entre l'action humaine et l'histoire qui peut sembler banale aujourd'hui n'est évidemment pas apparue spontanément aux philosophes. C'est au contraire une longue histoire intellectuelle qui y conduit et l'on peut distinguer dans ce processus quelques moments charnières, dont la Renaissance et l'œuvre de Machiavel. En effet, lire l'œuvre du philosophe florentin en s'intéressant à ce rapport entre action et histoire permet de déceler quelques passages où celui-ci semble évoquer une certaine faisabilité humaine de l'histoire. On peut penser à sa notion de *virtù* qui peut être comprise comme «le principe actif qui rassemble l'énergie humaine» qu'il oppose à la *fortuna* qui serait «constituée par les limites externes et intrinsèques qui s'opposent à cette action» donne l'impression qu'une emprise sur le processus est possible<sup>3</sup>. Évidemment, chez Machiavel il n'est pas question d'une humanité générique ou même de classes sociales, mais bien d'un personnage particulier : le prince virtuose. Certains passages de son œuvre portent à croire qu'il anticipe une vision de l'histoire très moderne en ce qui a trait à la place de l'action humaine. En revanche, d'autres passages pointent dans une autre direction et portent à croire que pour le philosophe de la Renaissance, les êtres humains et ne sont que les acteurs et les actrices d'une histoire sur laquelle leur emprise est inexistante.

Face à cette apparence de contradiction, l'aspect fortement conjoncturel des écrits de Machiavel peut fournir un premier indice pour analyser certains passages. Car, loin d'être une théorie abstraite sur la politique, la pensée du philosophe florentin aborde des questions pratiques très concrètes. Le pari qui est fait dans le présent article est que c'est en replaçant correctement l'œuvre et les concepts du philosophe florentin dans leur contexte qu'il est possible d'en apprendre sur sa conception du rapport entre l'action et l'histoire puisque la conjoncture donne un sens particulier à ses principaux concepts. Mais avant d'aborder les concepts et la conjoncture sociale, il convient de préciser davantage la problématique entourant le rapport entre action et histoire chez Machiavel. Par la suite, c'est le contexte qui fera l'objet de l'analyse afin de comprendre la société qui préoccupait le philosophe florentin. Une fois ce passage par le contexte effectué, ce sont les notions mobilisées dans l'œuvre de Machiavel qui seront abordées à la lumière des informations sur la conjoncture. Cela nous amènera vers la conclusion qui tentera de préciser quelle est la conception du rapport entre histoire et action chez l'auteur du *Prince*.

### *1. Le prince comme acteur ou auteur de l'histoire*

La problématique au cœur de cet article concerne des passages qui semblent incompatibles où le personnage du prince apparaît parfois comme acteur dans l'histoire et parfois comme auteur de celle-ci. Pour mieux voir cette tension, deux extraits peuvent servir d'exemple. Dans le premier, tiré du chapitre VI du *Prince*, Machiavel disserte sur les personnalités dotées d'une grande virtuosité qui ont marqué leur époque. Le philosophe florentin mentionne notamment les figures d'Alexandre le Grand, de Moïse, de Cyrus, de Romulus et de Thésée pour représenter son concept de *virtù*<sup>4</sup>. À leur sujet, il écrit ceci :

[En] examinant bien leurs œuvres et leur vie, on ne trouve point qu'ils aient rien obtenu de la fortune, sinon l'occasion qui leur donna la matière où ils pussent introduire la forme qui leur plaisait ; sans cette occasion, leur *virtù* se fût perdue, et sans leur *virtù*, l'occasion se fût présentée en vain. [...]

Donc ces occasions ont fait l'heureuse réussite de ces personnages et l'excellence de leur *virtù* leur fit reconnaître l'occasion; grâce à quoi leur pays devint glorieux et très heureux<sup>5</sup>.

Ici, le prince apparaît comme l'auteur de l'histoire puisque la fortune donne « la matière » et que la virtuosité produit la forme. Celui-ci n'est donc pas qu'un acteur dans l'histoire : il participe bel et bien à sa production et son action a une portée historique. Cette citation laisse difficilement entrevoir autre chose qu'une forme de faisabilité humaine de l'histoire. Pour soutenir le contraire, il faudrait être en mesure d'expliquer ce que peut signifier « introduire la forme qui [lui plaît] » s'il n'est pas question d'agir sur l'histoire, mais seulement à l'intérieur d'elle. En fait, Machiavel apparaît ici presque comme un précurseur de Marx puisque chez ce dernier, les êtres humains « font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé<sup>6</sup> ». Un héritage constitué par l'activité des générations passées, d'où le fait que malgré les contraintes, c'est bien l'humanité qui fait l'histoire. De la même manière, le prince ne choisit pas la matière puisqu'elle lui est fournie par la fortune, mais il détermine la forme et il y a là une ressemblance avec la citation de Marx où la production de l'histoire reste néanmoins le fait de l'action humaine et non d'une instance transcendante. D'autres chapitres du même texte peuvent aussi être cités pour défendre cette idée. C'est notamment le cas du chapitre XXV qui fait l'objet d'une analyse de Miguel E. Vatter dans laquelle il affirme qu'il s'agit de la démonstration que l'histoire est « l'effet de l'action libre » chez Machiavel puisque le la *fortuna* est présentée comme étant uniquement le résultat d'une faiblesse de la *virtù*<sup>7</sup>.

Si la citation du *Prince* ne manque pas de clarté, elle entre néanmoins en contradiction avec d'autres affirmations qui se trouvent dans l'œuvre du philosophe florentin. Ainsi, la prochaine citation, tirée du livre XXIX du *Discours sur la première décade de Tite-Live*, laisse aussi très peu de place au doute. Elle montre un Machiavel pour qui l'action des humains (et du prince) dans

l'histoire se limite à interpréter un rôle dans une pièce écrite par une force tout à fait extérieure. Cette force indépendante et transcendante est la fortune qu'il personnifie sous la forme d'une femme qui préside le processus historique. Celle-ci place là où elle en a besoin les personnes dotées d'une *virtù* suffisante pour accomplir les tâches qu'elle veut voir se réaliser ou élimine tous les éléments susceptibles de contrarier ses plans. Le philosophe florentin écrit :

Telle est la marche de la fortune : quand elle veut conduire un grand projet à bien, elle choisit un homme d'un esprit et d'une *virtù* tels qu'ils lui permettent de reconnaître l'occasion ainsi offerte. De même lorsqu'elle prépare le bouleversement d'un empire, elle place à sa tête des hommes capables d'en hâter la chute. Existe-t-il quelqu'un d'assez fort pour l'arrêter, elle le fait massacrer ou lui ôte tous les moyens de rien opérer d'utile<sup>8</sup>.

Le contraste avec la première citation est manifeste et le terme d'« acteur » convient certainement davantage que celui d'auteur pour décrire la situation exposée dans ce passage. Tout est déjà orchestré par la fortune qui est ici représentée comme une force démiurgique. Le prince virtuose apparaît comme un acteur à qui on a donné le meilleur rôle et qui possède une capacité particulière pour bien reconnaître l'occasion et la saisir pour s'illustrer, mais qui n'est pas l'auteur de la pièce. Il y a là, au moins en apparence, une contradiction flagrante avec la citation précédente puisque la forme est déjà donnée ou prédéterminée et il ne reste plus qu'à jouer la scène qui la fait advenir. La question est donc de savoir dans quelle mesure l'action humaine fait l'histoire chez Machiavel et quel est le rôle du prince virtuose. En est-il l'acteur principal ou bien est-il l'auteur de la pièce en plus d'en être l'acteur ?

Pour éclaircir ce lien entre action humaine et histoire dans l'œuvre de Machiavel il s'avère intéressant de s'inspirer de la démarche d'histoire sociale des idées politiques telle que l'envisage Ellen Meiksins Wood parce qu'il semble important d'aller voir quels problèmes concrets préoccupaient Machiavel et surtout, quelles sont les déterminations historiques derrière ses concepts. Ainsi, loin de

prendre les notions de *virtù*, de *fortuna* et d'occasion comme des abstractions indéterminées et universelles, une méthode d'histoire sociale des idées politiques cherche plutôt à examiner comment les catégories sont développées dans des contextes singuliers qui leur donnent un sens. C'est pourquoi une part considérable du présent article doit porter sur l'histoire avant d'en arriver aux concepts eux-mêmes qui seront examinés à la lumière des informations sur la conjoncture sociale et politique.

## *2. La cité-État de Florence et les tensions locales, régionales et continentales*

Dans ses carnets de prison, l'intellectuel italien Antonio Gramsci note que l'œuvre de Machiavel est l'expression d'une époque marquée, sur le plan social et politique, par trois sources de tensions à des niveaux différents. D'abord, il y a les tensions internes qui affligent la cité-État de Florence et notamment celles qui concernent les relations conflictuelles entre les classes sociales. Ensuite, les conflits et les guerres qui opposent entre eux les États d'Italie qui formaient une mosaïque très inégale. Finalement, il y a la menace que faisaient peser les nouveaux États-nations comme la France et l'Espagne et qui forçait les cités-États d'Italie à chercher un moyen pour ne pas se faire conquérir. Gramsci observe donc trois niveaux de tensions : local avec les rapports de classes, régional avec les guerres internes de l'Italie et continental avec la construction et la consolidation de nouvelles entités étatiques puissantes<sup>9</sup>.

Il se trouve que ces éléments sont bel et bien confirmés par plusieurs historiens et historiennes. Alain Tallon va notamment dans le même sens par rapport aux tensions entre les États et l'apparition de nouvelles entités étrangères puissantes<sup>10</sup>. Il effectue même un lien direct entre le contexte et son influence sur la pensée de Machiavel :

L'histoire mouvementée de Florence pendant la Renaissance explique peut-être pourquoi cette ville a été le lieu privilégié d'intenses réflexions sur la politique. La république florentine passe sous la coupe des Médicis en 1434 pour ne s'en débarrasser que lors de l'invasion française de 1494. Restaurés en 1512, les Médicis sont à nouveau chassés

en 1527, pour revenir définitivement en 1530 et abolir la république, remplacée par le principat. C'est dans ce contexte d'instabilité chronique et de conflits civiques qu'il faut situer la pensée de Nicolas Machiavel (1469-1527)<sup>11</sup>.

C'est aussi le cas d'Ellen Meiksins Wood dans le second tome de son histoire sociale de la pensée politique. Celle-ci met en évidence les tensions et les conflits entre les classes sociales à l'intérieur de la cité-État de Florence et s'intéresse en particulier au processus de transition du féodalisme au capitalisme en montrant les conséquences pour les cités-États commerciales d'Italie. Elle écrit :

En rivalité constante entre eux, et souvent en guerre ouverte, les Italiens sont particulièrement en danger devant les ambitions territoriales des monarchies européennes. Des centres comme Venise et Florence, qui assurent des liens commerciaux indispensables, perdent de l'importance quand la fragmentation féodale fait place à des États centralisés, forts de leur supériorité militaire et entretenus par les bénéfices commerciaux de l'expansion impériale<sup>12</sup>.

Cette analyse est également partagée par Jean Meyer dans une entrée du *Dictionnaire de la Renaissance* de l'*Encyclopædia Universalis*. Celui-ci explique qu'en un siècle, l'Europe a vu disparaître les États féodaux comme la Bretagne et la Franche-Comté qui sont intégrés aux grands États-nations. Une des conséquences pour les cités-États italiennes a été une perte importante d'influence et de pouvoir politique<sup>13</sup>. Meiksins Wood soulève d'ailleurs à quel point il est paradoxal que ce soit précisément à ce moment où l'indépendance des cités-États est sur le déclin que le discours de l'humanisme civique atteint son apogée alors que ce qui le caractérise est de plaider pour les vertus de l'autonomie de ce type d'entité politique<sup>14</sup>. Elle poursuit en incluant Machiavel dans ce contexte pour montrer à quel point les tensions de l'époque sont bel et bien une préoccupation qui traverse son œuvre. Elle écrit que Machiavel réfléchit la politique en ayant toujours en tête les monarchies européennes qui se développent et les risques qui pèsent sur Florence et son autonomie politique<sup>15</sup>.

En outre, l'analyse de ce contexte de tensions entre les États d'Italie doublé d'une menace que font planer les États-nations en pleine construction doit être complétée, comme le notait déjà Gramsci, par une analyse des rapports de classe à l'intérieur même de Florence<sup>16</sup>. Sur ce point aussi, l'ouvrage de Meiksins Wood permet de bien cerner les rapports qui existaient dans la cité-État. Dans son deuxième chapitre, elle écrit :

Ce qui distingue le cas italien, et qui aide à comprendre les caractéristiques de la pensée politique de la Renaissance italienne, c'est que la « propriété politiquement constituée » est vraiment politique, c'est-à-dire que les droits et les privilèges extra-économiques sur lesquels repose le pouvoir économique viennent de la communauté civique, et dépendent non pas des pouvoirs individuels du seigneur mais du fait d'être membre d'une corporation civique. Les conflits sociaux se jouent sur le terrain civique, pas seulement dans les luttes ouvertes ou les révoltes organisées, mais dans les transactions quotidiennes, de la vie civique, dans un milieu urbain où toutes les parties en présence, individus ou entités collectives, sont toujours face à face en tant que citoyens ou aspirants à un statut civique. Les liens inextricables entre pouvoir économique et forces « extra-économiques » impliquent que les rivalités économiques, ou les conflits sociaux sur la propriété et les inégalités de richesses, sont aussi des luttes pour le pouvoir civique, toujours à deux doigts de basculer dans la guerre ouverte<sup>17</sup>.

Ainsi, un risque élevé de guerre civile hante Florence au même moment où les tensions régionales et continentales mettent en péril l'autonomie de la cité-État. Le premier élément que mentionne Meiksins Wood et sur lequel il faut revenir pour apporter quelques précisions, est cette idée que la Renaissance florentine se caractérise sur le plan économique par le fait que « les droits et les privilèges extra-économiques sur lesquels repose le pouvoir économique viennent de la communauté civique<sup>18</sup> ». Cela signifie qu'à cette époque, la relation entre pouvoir politique et pouvoir économique était directe : il y avait une imbrication évidente de ces sphères. Meiksins Wood explique que contrairement à ce qui a généralement

lieu dans l'économie capitaliste où la « production rentable » et la « productivité accrue du travail » déterminent le succès commercial, l'économie de la Renaissance florentine est marquée par le fait que ce sont des facteurs « extra-économiques » qui sont la source de ce succès<sup>19</sup>. À titre d'exemple, elle évoque notamment le « contrôle des réseaux commerciaux », les liens dynastiques ou encore les « postes de pouvoir dans les oligarchies régnautes<sup>20</sup> ».

Ce sont donc ces facteurs qui influencent principalement les succès commerciaux et il faut bien voir que les sphères de l'économique et du politique sont loin d'être séparées. Elles sont plutôt bien imbriquées et leur unité a pour conséquence de créer une situation interne tendue pour les cités-États. Mais avant de poursuivre sur cette instabilité, il faut également avoir un portrait plus global des classes sociales de la Renaissance italienne et porter le regard sur leur accès à la sphère politique. De ce côté, Meiksins Wood explique que les seuls qui avaient un accès constant à cette sphère politique étaient les familles patriciennes et les grandes guildes. Elle note par ailleurs que « dans l'histoire de Florence, les batailles politiques tournent souvent autour du statut politique des guildes de moindre importance<sup>21</sup> ». Quant aux classes laborieuses, elles sont complètement exclues de la sphère politique sauf exception - comme ce fut le cas lors de certaines révoltes<sup>22</sup>. Ainsi, l'accès à la sphère politique est un terrain de conflictualité important de la Renaissance florentine et l'unité des sphères politiques et économiques donne un caractère de lutte pour le pouvoir à la concurrence économique. À cela il faut ajouter le fait que plusieurs dynasties de la Renaissance comme les Sforza, les Aragonais et les Médicis sont récentes à l'époque et ont de ce fait une faible légitimité qui les expose à « divers complots intérieurs<sup>23</sup> ». Les causes de cet état de conflictualité et d'instabilité interne sont d'ailleurs bien décrites par Meiksins Wood :

Les rivalités économiques entre les familles de marchands ne prennent jamais la forme d'une simple compétition sur le marché mais elles se doublent toujours d'une rivalité politique. La course aux charges publiques importantes et la domination d'une famille dépendent de son statut dans

un réseau complexe de producteurs et de clients, forcément agité par les luttes entre factions, souvent avec le soutien de puissances étrangères<sup>24</sup>.

Justement, ces puissances étrangères jouent un rôle très important dans *Le Prince* et dans *L'art de la guerre* puisque Machiavel réfléchit dans ces textes à la façon de conserver le pouvoir non seulement à l'intérieur de la cité-État, mais aussi face aux autres entités étatiques<sup>25</sup>. Or, comme le soulignait déjà Gramsci, il s'agit d'une époque où les conflits entre les États d'Italie sont déterminants et se doublent d'une situation continentale qui commence aussi à être dangereuse, en grande partie parce que de grands États-nations se consolident<sup>26</sup>. De plus, une donnée importante à considérer lorsqu'il est question des relations entre les États à cette époque concerne la forte croissance des dépenses militaires. Alain Tallon écrit :

Les guerres d'Italie obligent les États européens à recruter des armées beaucoup plus nombreuses : on passe de troupes de quelques milliers d'hommes à des effectifs de plusieurs dizaines de milliers. Ces soldats sont des mercenaires, recrutés dans toute l'Europe, mais plus particulièrement dans certaines régions comme la Suisse. [...] Enfin, les dépenses militaires ne cessent pas en temps de paix, car de plus en plus d'États entretiennent une armée permanente<sup>27</sup>.

Par ailleurs, ce débat de l'époque qui oppose l'armée de mercenaires à l'armée permanente est loin d'être étranger à l'œuvre de Machiavel qui se montre partisan d'une armée professionnelle dans la conclusion du *Prince*<sup>28</sup>. Cette prise de position est elle-même fortement ancrée dans le contexte de l'époque évidemment, mais surtout, elle montre à quel point le philosophe florentin était préoccupé par le maintien de l'autonomie de la cité-État dans un contexte de tensions régionales et continentales. Meiksins Wood écrit à ce sujet que la conviction de la nécessité d'une armée citoyenne, par opposition à une armée mercenaire, est fortement liée à ce combat politique et aux dangers qui planent sur la cité<sup>29</sup>. C'est un enjeu d'une haute importance pour Machiavel et il sera démontré qu'il permet d'éclairer certains concepts comme ceux de *virtù*, de

*fortuna* ou d'occasion en montrant comment les tumultes et l'état d'urgence donnent à l'action du prince une portée exceptionnelle sur le cours de l'histoire.

### *3. L'état d'urgence, l'occasion et les tumultes dans l'œuvre de Machiavel*

Comme mentionné précédemment, la section sur la conjoncture sociale et historique n'est pas une simple mise en contexte, mais bien un élément essentiel de la méthodologie déployée pour éclairer le rapport entre action et histoire chez Machiavel. Avant d'aller aux textes du philosophe florentin, il faut cependant aborder ses principaux concepts en montrant comment la conjoncture les charge d'un sens particulier. Il faut donc se pencher sur le rapport de Machiavel au politique avant d'étudier les notions de *virtù*, de *fortuna* ou d'occasion.

Au sujet du rapport de Machiavel au politique, Yves Charles Zarka écrit que pour le philosophe florentin, ce domaine « concerne la vie en commun des hommes en tant qu'elle est dominée par la lutte et l'affrontement pour le pouvoir<sup>30</sup> ». Souvent qualifiée de réaliste, cette conception se base sur une « analyse froide et amoralisée du pouvoir<sup>31</sup> ». Mais le plus important en ce qui concerne les objectifs de la présente recherche, c'est que l'auteur du *Prince* ne part pas de grands principes pour ensuite formuler une théorie normative de l'action politique. Au contraire, comme secrétaire du gouvernement florentin il a pu observer les « mécanismes pratiques de la politique » et ainsi élaborer une théorie normative de l'action dont l'ambition est de correspondre aux meilleures stratégies pour parvenir et se maintenir au pouvoir<sup>32</sup>. Mais cet enjeu de la prise et du maintien au pouvoir est ouvertement lié à un but précis qui est de sauver l'autonomie politique de la cité-État de Florence. C'est pourquoi il faut porter une attention aux circonstances : Machiavel ne s'intéressait pas au politique comme un objet abstrait de son contexte, mais bien comme il se présentait en situation à lui dans un contexte où l'objectif qu'il vise est menacé dans sa réalisation par la consolidation des nouveaux États-nations ainsi que les tensions internes des cités-États.

C'est ici qu'il faut aborder le texte de Zarka dans lequel il souligne que « *Le Prince* est entièrement dédié à la politique en état d'urgence quand tout semble perdu<sup>33</sup> ». Il précise que la pensée de Machiavel est tournée vers « la politique en situation d'exception » et ce, y compris dans le *Discours sur la première décade de Tite-Live*<sup>34</sup>. Cet état d'urgence et d'exception concerne autant la « guerre extérieure » que les « désordres intestins » ou même « les deux à la fois », ce qui rejoint bien ce qui a été présenté dans la section sur le contexte social et politique tendu où l'autonomie politique de Florence est en péril<sup>35</sup>. En outre, l'objectif de Machiavel dans *Le Prince* est de fournir une théorie normative permettant au prince d'accéder et de se maintenir au pouvoir dans des circonstances ardues. C'est d'ailleurs un élément important du célèbre passage sur le lion et le renard où il explique comment le prince doit être capable de faire usage de la force ou de la ruse selon ce que le contexte nécessite<sup>36</sup>. En ce qui concerne la prise en compte de cette situation d'exception dans la lecture de l'œuvre du philosophe florentin, Zarka écrit :

Dans l'état d'urgence, l'homme politique, l'homme d'État, le prince prend la figure même du héros. Il faut entendre ici le héros dans les termes mêmes de Machiavel, c'est-à-dire en fonction des notions de *virtù* et de *fortuna*. Le héros politique est un homme doté d'une *virtù* exceptionnelle qui lui permet d'avoir le dessus sur la fortune au point de la maîtrise et d'y inscrire son action comme la forme dans la matière. Bien entendu, pour Machiavel, il ne saurait s'agir là d'un rapport permanent ou même simplement stable. Le héros politique tombera, c'est là sa stratégie, dès que les temps auront changé. Ce qui est en jeu dans le rapport *virtù/fortuna*, c'est la question de la rencontre entre l'homme et la situation ou le moment politique. Il n'y a de changement politique que lorsque la situation appelle ce changement et corrélativement, lorsqu'il y a quelqu'un pour répondre à l'occasion du moment. C'est dans cette interaction que se constituent ensemble le héros politique et l'événement historique<sup>37</sup>.

Ici, il faut bien comprendre cette relation particulière entre le moment et l'action politique. Dans les mots de Zarka, il y a une sorte de prescription par les circonstances : tout n'est pas possible, mais il y a néanmoins des possibilités concurrentes dont une est prescrite par la situation. Cependant, les possibilités ne s'actualisent pas d'elles-mêmes et c'est l'action qui détermine *in fine* comment se produit l'événement historique. Une brèche dans le processus s'ouvre alors et l'action virtuose peut modifier radicalement les circonstances : c'est la fameuse occasion évoquée par Machiavel.

Ce concept permet d'articuler les notions de *virtù* et de *fortuna*, car il s'agit de leur point de rencontre temporaire. Ici il faut revenir à Zarka, parce que l'occasion est chez Machiavel un moment politique critique, un « état d'urgence » et d'exception où tout peut basculer et où la *virtù* peut déterminer le cours de l'histoire<sup>38</sup>. Il y a également des liens à faire avec la notion de tumultes dans l'œuvre du philosophe florentin. Dans un chapitre sur ce sujet, Fabio Raimondi exprime une idée qui va tout à fait dans le même sens que ce qu'affirme Zarka à propos de l'état d'exception. Il explique :

Les tumultes sont des moments extralégaux (extrajuridiques) et précisément pour cette raison ils comptent parmi les événements politiques par excellence - d'une politique qui ne se conçoit pas toujours et uniquement comme médiation (action juridique) et, par conséquent, comme répression des conflits, mais également comme force productrice d'innovations dirigée vers le « vivre libre et civil », au moyen de luttes si nécessaire<sup>39</sup>.

En somme, une fenêtre d'opportunité s'ouvre à certains moments et le prince, qui est d'ordinaire un acteur de l'histoire, peut agir sur le processus et changer le cours de l'histoire par son action. Il ne s'agit pas d'une ouverture permanente et le prince redeviendra bien assez vite un acteur d'une histoire qui le dépasse, mais il existe bien un moment où la *virtù* du prince peut faire l'histoire. Ici il faut insister sur l'aspect probable, car rien n'est garanti et il est également possible que l'action ne parvienne pas à inscrire de modifications historiques durables. Raimondi va jusqu'à affirmer

qu'en fait, les tumultes « sont la *forme politique de la fortune* » : un « mouvement chaotique » qui rend possible et qui, en même temps, peut miner les « agrégats » politiques<sup>40</sup>. En d'autres mots, les tumultes font et défont les institutions et les structures collectives. Quel rôle alors pour la *virtù* ? Raimondi écrit :

Si les tumultes ne conduisent pas une cité au seuil de la dissolution, ils n'ont pas de fonction politique positive car, parfois, c'est seulement face à une perte possible de la liberté - comme il arrive dans la guerre - que la vertu et les moyens d'unions se régénèrent. La vertu (*virtù*), la capacité à affronter la fortune, naît de la mise en jeu de son existence et de sa liberté pour construire des institutions qui les sauvegardent et les reproduisent<sup>41</sup>.

C'est donc bien de manière exceptionnelle et dans l'état d'urgence que le prince doté de *virtù* pourrait agir sur l'histoire et non pas simplement à l'intérieur d'elle. L'analyse des notions d'occasion et de tumultes dans l'œuvre du philosophe florentin permet donc de comprendre dans quel type de situation l'action peut faire l'histoire. Par ailleurs, les liens avec le contexte historique sont évidents puisque les tumultes dont il a été question ne sont pas absents de la Renaissance italienne où le déclin et l'instabilité de la forme cité-État manifeste les conditions propices à l'action virtuose. Ceci ayant été abordé, il faut maintenant aller vers les textes de Machiavel afin de montrer concrètement comment certains passages complexes peuvent être mieux compris à l'aide des éléments de contexte présentés précédemment.

#### 4. Machiavel et la faisabilité humaine de l'histoire

À ce stade-ci, il est indéniable que le personnage du prince virtuose n'est pas qu'un simple acteur. Il existe une zone d'exception particulière : les situations critiques où l'action virtuose joue un rôle décisif entre des alternatives historiques. En temps normal, la trajectoire historique n'est pas déterminée par les êtres humains, mais il existe des situations particulières dans lesquelles la configuration historique prend la forme d'un embranchement où l'action peut déterminer quelle possibilité peut se réaliser.

Le prince est donc acteur d'une histoire sur laquelle il a bien peu de prise, mais à certains moments, il peut venir modifier la pièce et conduire à la réalisation d'une séquence plutôt que d'une autre à condition qu'il y ait rencontre entre la *virtù* et les circonstances propices. Par le fait même, le prince virtuose n'agit plus à l'intérieur d'une histoire déterminée par des forces supérieures, il agit sur elle en déterminant l'issue d'une situation d'urgence et d'exception. La section sur le contexte social et politique a permis de montrer en quoi les circonstances de son époque sont bel et bien critiques et se prêtent à ce type de théorie, que ce soit à cause des menaces externes qui pèsent sur Florence ou à cause de ses contradictions internes.

Il convient maintenant d'aller vers les textes de Machiavel pour voir si cette hypothèse correspond bien à leur contenu. D'abord, il faut revenir sur les deux extraits proposés dans l'introduction et qui ont été présentés comme contradictoires. Il s'agit du chapitre VI du *Prince* dans lequel Machiavel fait référence à des figures historiques qui ont montré la force de leur *virtù* et du livre XXIX du *Discours* qui insiste plutôt sur la puissance de la *fortuna*. Dans le premier passage, le mot qui est le plus important est « occasion »<sup>42</sup>, car la démonstration qui a été faite en s'appuyant sur le texte de Zarka visait justement à montrer comment ce terme est particulièrement important chez Machiavel. Il doit être évalué à la lumière de la situation d'urgence ou d'état d'exception qui caractérise son œuvre. Ainsi, l'occasion n'est pas qu'un synonyme d'opportunité, elle nomme un moment critique où l'action virtuose peut véritablement faire l'histoire : un point de bascule où tout peut changer.

Pour ce qui est de la deuxième citation, il faut bien voir que la personnification de la fortune est une métaphore qui correspond à une vision déterministe où ce sont des facteurs qui dépassent le prince qui font l'histoire. Ainsi, le cours des choses n'est pas le fait de l'humanité. Mais, il faut aussi remarquer que la citation évoque la *virtù* d'un personnage capable de « conduire un grand projet à bien ». Il y a là, pour un moment qui n'est pas permanent, une fenêtre d'opportunité où l'action d'un prince peut dépasser le cours

ordinaire des choses et devenir une action historique qui bâtit ou défait « un empire<sup>43</sup> ». Ce sont les tumultes analysés par Raimondi. Le caractère extraordinaire et exceptionnel de l'action virtuose est bien identifié.

Par conséquent, l'apparente contradiction que nous avons soulevée en première partie trouve résolution grâce aux notions d'état d'urgence et de tumulte. Cependant, cette première conclusion ne permet pas encore de réconcilier le chapitre XXV du *Prince* avec l'hypothèse soutenue jusqu'ici. Il convient de présenter un extrait crucial de ce chapitre qui s'avère particulièrement épineux pour l'hypothèse ici défendue :

Je compare la fortune à l'une de ces rivières torrentueuses qui, dans leur colère, noient à l'entour les plaines, détruisant les arbres et maisons, dérobent d'un côté de la terre pour la porter ailleurs ; chacun fait devant elles, tout le monde cède à leur fureur, sans y pouvoir mettre rempart aucun. Malgré cela, les hommes, quand le temps est paisible, ne laissent pas d'avoir la liberté d'y pourvoir par digues et par levées, de sorte que, si elles croissent une autre fois, ou elles se dégorgeront dans un canal, ou leur fureur n'aura point si grande licence et ne sera pas si ruineuse. Ainsi en est-il de la fortune, qui montre sa puissance aux endroits où il n'y a point de force dressée pour lui résister, et qui porte ses assauts au lieu où elle sait bien qu'il n'y a point de digues ni de levées pour lui tenir tête. Et si vous considérez bien l'Italie, qui est le siège de ces révolutions et le pays qui leur a donné le branle, vous la verrez être une vraie campagne sans levées ni digues ; or si elle était protégée de convenable *virtù*, comme est l'Allemagne, la France et l'Espagne, ou cette crue n'aurait pas fait si grandes révolutions, ou bien ne serait pas du tout advenue. Voilà qui suffit pour ce qui est de tenir tête à la fortune *in universalibus*<sup>44</sup>.

Le problème que représente le passage en question est qu'il s'agit d'une inversion totale des proportions qui ont été posées précédemment où la fortune dirige l'histoire presque tout le temps et où l'action virtuose qui peut intervenir sur le processus est l'exception. Dans le chapitre XXV, Machiavel emploie une

métaphore qui, au contraire, fait de l'action virtuose la norme et du triomphe de la fortune une exception due au contexte d'instabilité qui est celui des cités-États d'Italie.

En revanche, il est aussi possible d'aborder autrement ce passage. Un des principes importants de l'histoire sociale de la pensée politique telle que l'envisage Meiksins Wood est qu'on ne peut pas situer un ou une philosophe dans son contexte « si l'on ne comprend pas les problèmes que lui posent non seulement tel ou tel épisode politique, mais également les changements sociaux de plus grande envergure<sup>45</sup> ». Or, au-delà des tumultes qui ont été abordés jusqu'ici sous l'angle des tensions locales, régionales et continentales, un enjeu qui marque particulièrement la Renaissance et la pensée de Machiavel est la transformation des États. En un siècle, des changements d'envergure se sont produits : des formes étatiques disparaissent et d'autres se développent alors que les cités-États d'Italie doivent affronter cette grande reconfiguration et se redéfinir elles-mêmes.

C'est en ayant ces éléments en tête qu'il est possible de relire autrement le chapitre XXV du *Prince*. En effet, il faut remarquer que contrairement aux autres passages abordés jusqu'à maintenant, celui-ci n'aborde pas la *virtù* en prenant pour objet des personnalités comme il le fait ailleurs, mais des États : l'Allemagne, la France et l'Espagne. Ceux-ci seraient épargnés par la fortune et s'en tireraient vraiment mieux comparativement à l'Italie accusée de manquer de *virtù*<sup>46</sup>. Or, il est intéressant de faire un parallèle entre ce passage et le dialogue du dernier livre de *L'Art de la guerre* où le personnage de Fabrizio effectue une comparaison entre l'Italie, la Suisse et l'Espagne<sup>47</sup>. Ce dernier tente d'expliquer pourquoi les princes italiens vont d'échec en échec et effectue ensuite un éloge des armées professionnelles en critiquant l'usage d'armées de mercenaires :

Quelle est la cause de ces désastres ? c'est que nos institutions militaires étaient et sont encore détestables, et que personne n'a su adopter celles récemment établies chez d'autres peuples. Jamais on ne rendra quelque lustre aux armes italiennes que par les moyens que j'ai proposés, et par la

volonté des principaux souverains d'Italie ; car pour établir une pareille discipline, il faut avoir des hommes simples, grossiers et soumis à vos lois, et non pas des débauchés, des vagabonds et des étrangers<sup>48</sup>.

Comme cela a été mentionné précédemment, cette question de l'armée professionnelle comparée à l'armée de mercenaires est particulièrement importante pour Machiavel<sup>49</sup>. Plus encore, elle s'intègre dans une grande tension qui traverse son œuvre : d'une part, l'idéal d'autonomie de la cité-État ainsi que le maintien d'une certaine forme étatique et d'autre part, la fascination pour les nouvelles formes émergentes qui semblent plus résilientes et puissantes. Il est intéressant d'aborder le chapitre XXV du *Prince* avec cette clé d'interprétation, car le passage cité précédemment apparaît alors comme une référence explicite à cette reconfiguration des États où la *virtù* fait défaut à l'Italie. D'ailleurs, le chapitre suivant qui est la conclusion du texte est une sorte de manifeste qui présente le contexte comme étant mûr pour l'action d'un prince voulant confronter sa *virtù* à la fortune pour « prendre l'Italie » et la libérer de la « tyrannie barbare<sup>50</sup> ». Il s'agit bien d'une action qui transformerait profondément le cours de l'histoire.

Ainsi, au lieu de faire la démonstration que Machiavel développe une « conception moderne de l'histoire comme effet de l'action humaine libre », ce passage du chapitre XXV peut être interprété sous l'angle de la reconfiguration des États et des tâches que les circonstances prescrivent au prince virtuose<sup>51</sup>. Le philosophe florentin est donc bel et bien moderne, mais pas forcément pour sa conception de l'histoire, car l'action sur le processus reste bien limitée à des situations d'exception qui sont rarissimes.

### Conclusion

La prise en compte du contexte social et politique dans l'analyse de l'œuvre de Machiavel a permis de porter un nouveau regard sur certains passages, notamment ceux où les concepts d'occasions et de tumultes sont évoqués. Il en est ressorti principalement que la pensée du philosophe florentin porte sur l'état d'exception et que l'occasion où le prince peut utiliser sa *virtù* pour agir sur l'histoire

est, justement, loin d'être la norme. Or, l'auteur du *Prince* a écrit son texte dans un contexte tumultueux durant lequel une forme étatique particulière est sur le déclin et se retrouve menacée de l'extérieure comme de l'intérieur. C'est pourquoi la démarche s'appuyant sur l'histoire sociale de la pensée politique était si pertinente : elle permet de montrer comment des concepts abstraits sont historiquement chargés et cela a permis de mieux comprendre comment le philosophe florentin envisage le rapport entre action politique et histoire.

Bien que Machiavel ne théorise pas la faisabilité humaine de l'histoire, il est intéressant de constater que ses idées rompent tout de même avec les anciennes conceptions de l'histoire puisque celle-ci n'est pas entièrement régie par une force suprahumaine et que l'action politique occupe une place importante dans le cours des événements. Il n'est pas question d'une humanité qui fait l'histoire, mais le personnage du prince a tout de même la possibilité d'intervenir sur le processus à certains moments, ce qui est assez nouveau pour l'époque. Il n'est donc pas absurde de situer la pensée de Machiavel comme une sorte de maillon dans une longue chaîne d'histoire intellectuelle qui conduit jusqu'à Marx et à l'idée que le monde social est entièrement « produit par l'activité humaine<sup>52</sup> ». En effet, la conception réaliste de l'action politique qui est celle du philosophe florentin laisse une place à l'activité humaine et permet d'envisager le prince comme un acteur d'exception capable d'orienter quelque peu la direction de l'histoire grâce à sa *virtù*. Bien sûr, sa vision est bien différente de celle d'Hegel et de Marx sur plusieurs points et il n'aborde pas l'histoire comme une dialectique avec une visée particulière, mais l'œuvre de Machiavel montre toutefois que l'idée d'une action humaine faisant l'histoire a des racines qui puisent dans la Renaissance italienne.

---

1. Mohammed Fayçal Touati, « L'action historique chez Hegel et Marx : de l'esprit aux masses », *Cahiers philosophiques*, n° 121, 2010, p. 33-34.

2. *Ibid.*, p. 51.

3. Nicolas Machiavel, *Le Prince et autres textes*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p. 444.
4. *Ibid.*, p. 57.
5. *Ibid.*, p. 57-58.
6. Karl Marx, «Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte», dans Karl Marx, *Les Luittes de classes en France*, Paris, Éditions Gallimard, 1994, p. 176.
7. Miguel E. Vatter, «Chapitre XXV du *Prince*. L'histoire comme effet de l'action libre», trad. Charles T. Wolfe, *Presses Universitaires de France*, 2001, p. 210.
8. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 228.
9. Antonio Gramsci, «The Modern Prince», trans. Quintin Hoare et Geoffrey Nowell Smith, in Antonio Gramsci., *Selections from the Prison Notebooks*, New York, International Publishers, 1971, p. 140.
10. Alain Tallon, «L'État de la Renaissance», dans Alain Tallon, *L'Europe de la Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 28.
11. *Ibid*
12. Ellen Meiksins Wood, *Liberté et propriété. Une histoire sociale de la pensée politique occidentale de la renaissance aux lumières*, trad. Véronique Dassas et Colette St-Hilaire, Montréal, Lux Éditeur, 2014, p. 84.
13. Jean Meyer, «États de la Renaissance», dans *Dictionnaire de la Renaissance*, Paris, Encyclopædia Universalis et Albin Michel, 1998, p. 317.
14. Ellen Meiksins Wood, *op. cit*, p. 84.
15. *Ibid.*, p. 88-89.
16. Antonio Gramsci, *op. cit*, p. 140.
17. Ellen Meiksins Wood, *op. cit*, p. 79-80.
18. *Ibid.*, p. 79-80.
19. *Ibid.*, p. 75.
20. *Ibid.*, p. 76.
21. *Ibid.*, p. 78.
22. *Ibid.*
23. Alain Tallon, *op. cit*, p. 25-44.

24. Ellen Meiksins Wood, *op. cit.*, p. 77.
25. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 144-146.
26. Antonio Gramsci, *op. cit.*, p. 140.
27. Alain Tallon, *op. cit.*, p. 37-38.
28. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 144-146.
29. Ellen Meiksins Wood, *op. cit.*, p. 87-88.
30. Yves Charles Zarka, «Machiavel et nous», dans Yves Charles Zarka et Cristina Ion (dir.), *Machiavel : le pouvoir et le peuple*, Paris, Éditions Mimésis, 2015, p. 31.
31. Alain Tallon, *op. cit.*, p. 28.
32. *Ibid.*, p. 29.
33. Yves Charles Zarka, *op. cit.*, p. 16.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*, p. 15-16.
36. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 107-108.
37. Yves Charles Zarka, *op. cit.*, p. 19.
38. *Ibid.*
39. Fabio Raimondi, «Les “tumultes” dans *Le Prince* et dans les *Discours*. Notes pour un lexique machiavélien des luttes», dans Yves Charles Zarka et Cristina Ion (dir.), *Machiavel : le pouvoir et le peuple*, Paris, Éditions Mimésis, 2015, p. 169.
40. *Ibid.*, p. 171.
41. *Ibid.*, p. 172.
42. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 57-58.
43. *Ibid.*, p. 228.
44. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 138-139.
45. Ellen Meiksins Wood, *op. cit.*, p. 66-67.
46. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 138-139.
47. Nicolas Machiavel, *L'Art de la guerre*, Paris, G. F. Flammarion, 1991, p. 255-256.
48. *Ibid.*, p. 256-257.
49. Nicolas Machiavel, *op. cit.*, p. 144-146.
50. *Ibid.*, p. 142-146.
51. Miguel E. Vatter, *op. cit.*, p. 210.
52. Mohammed Fayçal Touati, *op. cit.*, p. 51.